

Le point de vue de Amine Issa

Regard sans fard

Husserl disait que l'intention présuppose la connaissance du réel. Or cette intention, nous ne l'avons pas toujours eue. Au Liban, avant 1975 et parce que nous avons toujours été hédonistes (et refusions la douleur), nous ne voulions pas voir les failles d'un pays qui devenaient béantes. Les opérètes des frères Rahbani, la voix veloutée de Feyrouz, la sévérité bonhomme de Nasri Chamseddine décrivaient le village rêvé des Libanais. Elles embaumaient une réalité qui n'avait existé que partiellement. Si le

bon voisinage et les petites querelles anodines qu'elles reproduisaient étaient vrais, la haine alimentée par l'avidité des uns et la mesquinerie des autres était escamotée. Personne ne voulait en entendre parler. Dans *Sir el-Kamar*, c'est dans un village que la première secousse de 1958 est conjurée, exorcisée comme un mauvais sort. L'amour et la lune suffisent à ramener les têtes chaudes à la raison. Les opérètes et les chansons dénonçaient certes les *Ubu* arabes et sanctifiaient la lutte pour la Palestine. Mais c'était des sujets d'au-delà de nos frontières, et le Malin n'avait pas d'adresse chez nous. Pourtant, l'action dramatique de *L'Émigré de Brisbane* se déroule dans un village en Sicile. Si Georges Schéhéade n'avait même pas osé la situer au Liban où évidemment elle était à sa place, le village rêvé pouvait néanmoins être aisément transposé dans la ville et devenir le Liban tout entier. Mais c'est surtout Beyrouth, petite ville grossie en quelques décennies pour devenir une métropole cosmopolite qui devenait le miroir aux alouettes. Toufiq Aouad dans *Tawahin Beyrouth* et Mikhaïl Naïmy dans *Abou Batta* tentèrent bien de montrer une ville plus âpre. Mais qui avait envie de lire l'hermite de Baskinta? Personne.

La réalité est une maîtresse qui n'admet pas la désinvolture, elle revient toujours, sauf que lorsqu'elle est humiliée, elle devient acide. Il a fallu ce deuil pour se retrouver: c'est ainsi qu'Ismaël Kadaré intitulait son journal au



«La réalité est une maîtresse qui n'admet pas la désinvolture.»

de son piédestal d'argile. Les femmes en noir y marinent leur deuil dans la haine. La mort en devient banale. Rachid al-Daïf dans *Herat Sibiria* dénouait de son côté un à un les noeuds de notre fausse tolérance. Rabih Jaber, pourtant si imaginaire, adoptait bientôt dans *Toujour al-Holiday* une narration monotone attestant de l'état d'esprit de ses héros. Ceux-ci vivaient la guerre, sans étonnement, comme le prolongement inévitable de ce qui la précédait et non pas comme une rupture inattendue.

Noircir d'un trait est peut-être une fonction de l'art, surtout quand la cité règne en maître. Cela peut être salutaire. Mais l'art peut avoir d'autres fonctions, surtout quand la réalité, celle d'avant-guerre, comporte aussi de belles pages. Charif Majdalani les écrit dans *Le Dernier Seigneur de Marsad* et montre la douleur de les voir se déchirer une à une, car «notre besoin de consolation est impossible à rassasier» (Stig Dagerman). Jabbour Douaihy, encore lui, avec *Charid al-manazil* et Imane Houmaydane avec *Khamisoum Gram Min al-janna*, dont les récits se situent pendant la guerre, entre les assassins et les explosions, racontent un pays que l'humanité n'a pas déserté, loin de là. Imane Houmaydane fait dire à un de ses personnages féminins fuyant la Syrie liberticide et son patriarcat misogyne: «Je ne veux pas quitter Beyrouth. Elle est ma maison, je m'y sens invisible.»

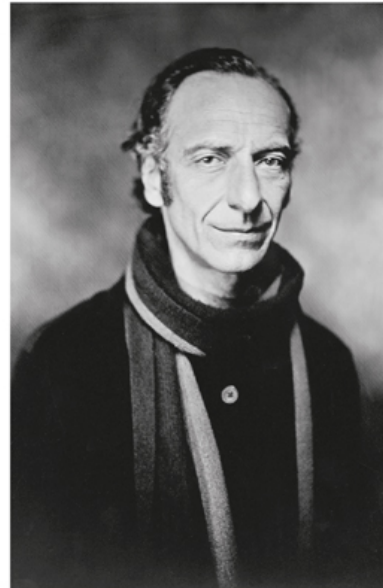
théâtral, et la merveilleuse voix de Feyrouz. Sa *Face de requiem* – j'emprunte cette expression à Balzac – servait à merveille cet étalage sans faux-fuyants. Mais le regard de Ziad Rahabani s'est arrêté à la porte de l'introspection. Comme si un «monde meilleur», ne pouvait exister que dans l'utopie, marxiste, tiers-mondiste, et aujourd'hui avec «les fous de Dieu». Toutes les contradictions peuvent se résoudre quand on se ment à soi-même. Bien plus tard, c'est Jabbour Douaihy qui dans *Matar Houqran* faisait dégringoler le village rêvé durant l'avant-guerre

L'image du mois Sébastien Kohler et ses drôles d'ambrotypes

Des portraits étranges qui semblent sortis d'un autre temps. Ceux d'amis, d'artistes, d'écrivains, de musiciens, de voisins. Ils/elles sont toute une génération, pourtant bien vivante et contemporaine, saisie par Sébastien Kohler. Cet artisan photographe autodidacte se passionne depuis quelques années pour le procédé au collodion humide, mis au point en 1851 par le sculpteur et calotypiste anglais Frederick Scott Archer. Ce procédé fournit d'excellents négatifs sur verre que Kohler présente à la manière d'un ambrotype, technique brevetée en 1854 par James Ambrose Cutting, qui consiste à placer un négatif sur plaque de verre devant un fond noir en l'éclairant de face, celui-ci apparaît alors en positif car la lumière éclaire l'argent métallique qui constitue l'image. Cette magie du travail à l'ancienne dans la chambre noire commence à la prise de vue, en studio, où la pause longue interdit au sujet de bouger devant un appareil à soufflet, puis se poursuit dans la révélation et les bains de fixations. Kohler a troqué les selés contre les pixels. L'image est toujours de lumière, mais aussi de chimie et d'alchimie, qu'il faut réapprendre à maîtriser. Mais ce choix technique induit surtout un changement de rapport au sujet, à l'autre et au temps. L'ambrotype nous renvoie à un temps où l'artiste et l'artisan ne faisaient qu'un. Il est aux antipodes de la photographie digitale, immédiate, filtrée, colorée, traitée aux algorithmes, taguée puis jetée aux médias sociaux, vite produite puis vite oubliée.

ALEXANDRE MEDAWAR

Exposition du 13 septembre 2017 au 14 mars 2018 au Musée suisse de l'appareil photographique, Vevey. www.cameramuseum.ch



L'écrivain Alexandre Friederich © Sébastien Kohler

Actu BD

Le nouveau Cosey

Désigné Grand Prix d'Angoulême lors de la dernière édition du Festival international de la BD, le Suisse Bernard Cosendai, dit Cosey, sort le 12 octobre un nouvel album (en noir et blanc) intitulé *Calypto* chez Futuropolis. *Calypto* a pour personnage central Georgia Gould, une actrice hollywoodienne venue soigner ses addictions dans son pays d'origine, la Suisse. Elle renoue à cette occasion avec Gus, un amour



de jeunesse devenu ouvrier qui multiplie les jobs pour compléter sa petite retraite. Découvrant que son docteur et gestionnaire de fortune la manipule, Georgia propose alors à Gus d'organiser un faux kidnapping...

Le 15^e Titeuf

Dessinateur, scénariste, blogueur, Zep, le père de Titeuf nous revient avec un 15^e tome intitulé *À fond le slip!* sorti le 31 août chez Glénat. Les amateurs du genre y



retrouveront l'humour de potache et les gags du garnement à la houppe blonde en prise avec le monde numérique, les migrants et le terrorisme, actualité oblige!

Stefan Zweig en BD

David Sala s'attaque à un monument: *Le Joueur d'échecs* de Stefan Zweig, et nous offre un album surprenant, composé d'aquarelles admirablement dessinées. Parution: le 20 septembre chez Casterman.



Agenda

Le Salon du livre francophone de Beyrouth
Le Salon francophone de Beyrouth se tiendra au BIEL du 4 au 12 novembre 2017. Parmi les auteurs confirmés: Tahar Ben Jelloun, Leïla Slimani (prix Goncourt 2016), Éric-Emmanuel Schmitt, Rabih Alameddine...

Le salon du livre de Nancy
Six cents auteurs seront présents lors de la 39^e édition du « Livre sur la Place » à Nancy qui se tiendra du 8 au 10 septembre et qui aura pour invité d'honneur le romancier turc Orhan Pamuk, prix Nobel de littérature...

Le Liban à la Biennale d'Amérique du Sud



Poétique, Politique, Territoire est une exposition curatée par Nayla Tamraz, qui réfléchit aux rapports entre poétique et politique au regard des notions de «déterritorialité» afin de montrer ce qu'elle appelle des espaces de «l'entre-deux». Revêtant une grande dimension littéraire, elle rassemble les œuvres de huit artistes (Saliba Douaihy, Etel Adnan, Mireille Kassar, Cynthia Zaven, Nadim Asfar, Danièle Genadry, Saba Innab, Gilbert Hage) dont les travaux tendent à redéfinir la notion de territoire à la lumière des problématiques liées à la mondialisation, mais également à travers une pratique de l'intériorité et de la mémorialité. L'exposition se tiendra au Musée Provincial des Beaux-Arts «Timoteo Navarro» à Tucumán, en Argentine, à partir du 22 septembre, dans le cadre de la Biennale internationale d'art contemporain d'Amérique du Sud (BionalSur).

Adieu à...

Khalil Ramez Sarkis
Écrivain, journaliste et philosophe libanais, Khalil Ramez Sarkis vient de s'éteindre à Londres

Bande dessinée L'œil de troisième homme

LADY SIR: JOURNAL D'UNE AVENTURE MUSICALE de Fred Bernard, éditions Glénat.



cette amitié naissante. Aux scènes contemplatives succèdent des pages